

Finir en beauté

Revue de presse

Le Monde, par Brigitte Salino : Pour Mohamed El Khatib, le « off » commence en beauté

Théâtre(s) Magazine, par Jean-Pierre Han : *Finir en beauté*

Mouvement, par Gérard Mayen : Subversion par la modestie

Les Inrocks, par Fabienne Arvers : Deux experts du collectif et de l'intime

Libération, par Didier Péron : Mohamed El Khatib, chant du départ

L'Humanité, par Marie-Josée Sirach : Mohamed El Khatib, récit de la mère morte

Zirlib est une structure portée par la Région Centre-Val de Loire, conventionnée par le ministère de la Culture – DRAC Centre. Avec le soutien de la Ville d'Orléans. Mohamed El Khatib est artiste associé au Théâtre de la Ville à Paris, au Théâtre national de Bretagne et à Malraux, scène nationale de Chabéry Savoie.





FINIR EN BEAUTÉ

CRÉATION 2014

Le Monde - Brigitte Salino - juillet 2015

Pour Mohamed El Khatib, le « off »

L'auteur de 35 ans présente à La Manufacture la pièce « Finir en beauté »

THÉÂTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

La rumeur fait bien son travail, à Avignon. Depuis quelques jours, elle dit : « Allez voir "Finir en beauté", de Mohamed El Khatib. » Le spectacle se joue à La Manufacture, un lieu du « off » connu pour soigner sa programmation. Une cour agréable, des arbres, un bar. Et du monde, beaucoup de monde, dès la fin de matinée. *Finir en beauté* commence à midi. La petite salle (87 places) climatisée est pleine, ce dimanche 12 juillet. On apprendra plus tard que deux programmeurs britanniques sont là. Ils ont eu vent du texte de Mohamed El Khatib, ils l'ont lu, ils sont venus. Et ils ont invité le spectacle à Londres. Ils ne seront sûrement pas les seuls : des directeurs de théâtre

s'annoncent, qui pourraient bien donner la chance à *Finir en beauté* de poursuivre en beauté le chemin qu'il a pris depuis sa création, au festival Actoral de Marseille, à l'automne 2014.

Pourtant, Mohamed El Khatib ne voulait pas venir à Avignon. En tout cas pas dans le « off », à cause de son côté supermarché. Mais des amis, comme Arthur Nauzyciel, le directeur du Centre dramatique d'Orléans qui l'a programmé dix fois en février, l'ont convaincu. Et La Manufacture l'a sollicité. Le voilà donc, tous les matins, entrant dans la salle. Tel qu'en lui-même : un auteur de 35 ans en scène, qui ne joue pas à faire l'acteur. Il sourit, il est beau, on le sent ému. Comment ne se serait-il pas, avec ce qu'il va raconter ?

Finir en beauté, c'est le récit de la mort de sa mère. Mohamed El

Khatib a mis deux ans à l'écrire. Il était alors à Bruxelles, au L'I, un centre où les artistes travaillent en toute liberté, comme à la Villa Médicis, à Rome. Puis il en a fait un spectacle, qui au début était théâtralisé (lumière, musique, décor...). Il s'est rendu compte que ça n'allait pas, et qu'il lui fallait épurer.

Du football au théâtre

Sur le plateau, il n'y a rien, sinon deux caisses de régie, dont l'une supporte un écran de télévision. Très important, cet écran. Quand sa mère était à l'hôpital d'Orléans, en soins palliatifs pour un cancer du foie, Mohamed El Khatib lui a demandé l'autorisation de la filmer. Elle a dit oui à son « lion », comme elle appelait son fils, unique garçon d'une fratrie de quatre enfants. Mais on ne la verra pas, sinon quelques secondes, cette

commence en beauté

, sur la mort de sa mère

mère tant aimée. L'écran de la télévision reste noir, et le texte des conversations s'y inscrit. Mohamed El Khatib les écoute, comme les spectateurs auxquels il s'adresse, en racontant ce qu'on ne vous racontera pas. Ce serait faux, ça tomberait à côté, alors que tout est juste, dans *Finir en beauté*. Il suffit de connaître l'essentiel : il n'est pas question, dans ce spectacle, du « travail de deuil » ni de « résilience », ces deux choses affreuses qui donnent l'illusion que la mort d'un proche se gère comme une question à régler, et que l'on peut facilement réparer les vivants. Mohamed El Khatib dit ce qui est : sa mère est morte et elle lui manque.

Cela s'appelle avoir du chagrin, mais ce chagrin s'accompagne d'humour, d'histoires et d'allers-retours entre le Maroc et la

France. Vous pouvez le lire, ce texte de *Finir en beauté*. Il est publié par Les Solitaires intempestifs (57 p., 11 euros), après l'avoir été en Belgique. C'est la troisième pièce de Mohamed El Khatib, le garçon de Beaugency, dans le Loiret, qui aurait dû être footballeur. Il allait entrer au centre de formation du Paris-Saint-Germain quand il s'est blessé aux genoux. Il a fait Sciences Po à Rennes, ce qui lui a valu d'aller à Mexico, où il a étudié la géographie et collaboré à l'édition espagnole du « Monde diplomatique ». Puis il a travaillé à une thèse en sociologie, et a été conseiller théâtre et danse en Haute-Normandie. « Mes parents étaient heureux, il y avait mon nom sur la porte de mon bureau », dit-il un matin à une terrasse.

Mais lui ne l'était pas. Il a tout lâché pour écrire et faire des specta-

cles à part, comme *Sheep*, une chorégraphie pour sept danseurs et un mouton. Sans jamais avoir été l'assistant de qui que ce soit. « Je mets en pratique le conseil de Jean-Luc Godard : au lieu de faire l'assistant, achète-toi une caméra et fais un film. » Mohamed El Khatib réalise d'ailleurs son premier film, *Renault XII*, qui est produit par Serge Lalou, le producteur d'Arnaud Des Pallières. Le tournage a lieu au Maroc. Il y est question de l'héritage de sa mère : c'est la suite de *Finir en beauté*, un spectacle qui ouvre des portes sur la vie. ■

BRIGITTE SALINO

Finir en beauté, de et par Mohamed El Khatib.

Manufacture, 2, rue des Ecoles, Avignon. Tél. : 04-90-85-12-71.

12 € et 17 €. A 12 heures.

Durée : 1 heure. Jusqu'au 25 juillet.

Théâtre(s) Magazine - Jean-Pierre Han - Automne 2015

Finir en beauté

Texte et interprétation de Mohamed El Khatib / Collectif Zirlib

À Paris, Aix-en-Provence, Arles

Pièce publiée aux Solitaires Intempestifs

PERFORMANCE DOCUMENTAIRE

20 février 2012, une date que Mohamed El Khatib n'oubliera jamais, quand bien même il le voudrait, et il ne le veut bien évidemment pas. Cette date qu'il ne cesse de marteler est celle du décès de sa mère, dont il a entrepris de raconter les derniers jours, et même un peu plus avec son après-disparition. Mohamed El Khatib ne cesse de la répéter jusqu'à l'obsession allant même jusqu'à distribuer aux spectateurs la photocopie de l'acte de décès... puis à reprendre dans son propos ces deux chiffres, 1950-2012 qu'un « tiret », précise-t-il, sépare. « 1950-2012. Toute sa vie est contenue dans ce tiret. » C'est ce tiret, et son rapport à ce tiret que Mohamed El Khatib, retourne comme un gant pour le vider de sa substance, celle de toute une vie, et tenter de nous l'offrir avec une belle et bouleversante maîtrise jamais dénuée d'humour qui est la marque même de la pudeur. Il est donc là seul sur scène, à tenter d'évoquer (de faire revivre ?) de toutes les manières possibles – récits, extraits de carnets qu'il montre au public et où il a consigné ses dernières rencontres avec sa mère et ses réflexions sur le sujet, interviews, courriels, SMS, enregistrements et documents divers – ces moments à la fois douloureux et malgré tout heureux, car ainsi rameutés ils drainent avec eux tout un passé, toute une histoire, celle d'une existence vécue entre le Maghreb (la famille est originaire du Rif) et la France, entre deux langues, la maternelle, l'arabe, et la française... alors qu'une troisième langue,

la médicale, va surgir et viendra bientôt se mêler à elles. Autant de langues, autant d'univers avec leurs codes et leurs paysages propres que l'auteur arpente et embrasse tout à la fois. Le talent de Mohamed El Khatib, outre sa belle et forte, encore que presque discrète, présence sur le plateau et sa relation directe avec le public, réside dans sa subtile manière de tresser ensemble tous les éléments apparemment très disparates aussi bien dans leur matérialité que dans leur contenu. Et nous voilà embarqués, au sens pascalien du terme, au travers de cette fiction-performance documentaire avec l'ensemble de matériaux recueillis et rassemblés par l'intéressé sur une période de plus de trois années, de 2010 à 2013 et de manière principalement chronologique... C'est réalisé avec une intelligence et une maîtrise absolues, donné *mezzo voce* avec un calme apparent étonnant, en relation constante et directe avec le public placé dans la position de complice. Le public parvient à comprendre ce que recèle le titre *Finir en beauté*, à savoir la réalité, mais aussi une certaine ironie destinée à cacher une douleur à jamais irréparable. Mohamed El Khatib nous le dit, nous le fait sentir avec une pudeur extrême mais une pudeur qui frise... l'impudeur, voire l'indécence, celle de toute mort. C'est bien là le paradoxe de ce spectacle qui par-delà son côté performatif demeure encore et toujours un véritable spectacle de théâtre, de la meilleure eau il va sans dire. / JEAN-PIERRE HAN /





Mouvement - Gérard Mayen - novembre 2014

Subversion par la modestie

Sur fond interculturel, Mohamed El Khatib et Malika Djardi travaillent de très justes distances, qui ruinent les clichés médiatiques destructeurs.

Arpentage délicat de la mémoire

Dans *Finir en beauté* – quel superbe titre ! – Mohamed El Khatib met en scène la disparition de sa mère, emportée par la maladie. De la sorte, sont évoqués sur le plateau quantité d'éléments ritualisés, voyage au pays d'origine, retrouvailles familiales, gestes et coutumes prescrits, qui font l'ordinaire des obsèques, et qu'il convient d'observer. On le fait, on n'est plus toujours très sûr de maîtriser tous ces cadres, encore moins leur exacte signification. Le loupé ou l'anomalie peuvent s'y manifester.

Pour incarner le récit autofictionnel de ces mois de lente séparation, entamé bien avant le décès proprement dit, Mohamed El Khatib se montre étonnamment décontracté, en même temps que profondément vrai, avec une teinte qui fait parfois songer aux meilleurs accents de la comédie familiale et sociale italienne. Il se comporte en entomologiste de la relation mère-fils, pour l'évaluer, et la dénouer, puisqu'il le faut.

S'il use des mots les plus simples, mais alors d'autant plus marquants, sa composition est très finement complexe, qui joue sur une multiplicité de niveaux de discours, du neutre à la première personne, du récit au jeu, du journal à la recomposition discursive, mais aussi de supports documentaires, vidéographiques, photographiques et audiophoniques. Il n'en découle pas un tourbillon irrépressible, mais un arpentage très délicat, d'une mémoire aux sources d'un passé d'événement récent.

Alors qu'un écran est là, l'auteur-performeur n'en use que de manière très économe. Il n'œuvre pas dans le choc des images. Par contre, il fait entendre beaucoup de mots. Mais cela ne fait pas poids. Cela trame un rapport translucide à la langue, dont il faut réévaluer la consonance maternelle. Si une part essentielle de l'accent idiomatique est ici arabe, le contexte celui de l'immigration, et bien des référents musulmans, un sentiment émane, à la fois sobre et poignant, d'une extrême proximité poétique dans la saisie des vanités humaines.

Cela finit en beauté, quand tout à la fin, seulement à la fin – et tout de côté – Mohamed El Khatib donne à voir un portrait, d'une élégance inouïe, de cette femme alors encore assez jeune, et dont on a cru comprendre l'extraction plutôt modeste, au moins culturelle. *Finir en beauté* paraît un miracle de la juste mesure, de l'exacte distance, qui fait transcender le réel quotidien sur une scène, et jusqu'au delà du traumatisme de la mort.

Les InRockuptibles - Fabienne Arvers - 9/15 octobre 2015

zoom

deux experts...

Musical et loufoque avec **Jeanne Candel**, intime et délicat avec **Mohamed El Khatib**, deux univers à découvrir.

... de l'intime

Dans la performance *Finir en beauté*, la simplicité du dispositif s'accorde à la profondeur du propos, à l'immense délicatesse teintée d'humour avec laquelle Mohamed El Khatib raconte la maladie et la mort de sa mère, son deuil et sa culpabilité, son double héritage culturel entre la France où il est né et le Maroc où elle sera enterrée. A l'appui de son récit, les enregistrements sonores de conversations avec sa mère, avec son médecin, dont on suit la retranscription sur un écran en lieu et place des images qu'il voulait filmer avec sa caméra. Comme si l'image manquante avait plus de force, répondait mieux à l'absence à laquelle nous confronte le deuil et qui est au cœur de son récit.

Quand les images arrivent, c'est après la mort, celles du voyage au Maroc, du cimetière et de la réunion familiale après l'inhumation. De sa mère, on verra deux photos, l'une prise sur son lit de mort et la reproduction d'un portrait d'elle, jeune, qui vient clore *Finir en beauté*. Deux images fixes entre lesquelles se déroule le récit, que n'alourdit aucun pathos mais qui se range résolument du côté de la vie. "Je ne suis pas en deuil, j'ai du chagrin", écrit-il dans son *Carnet de notes*. A quoi son ami Yves-Noël lui répond : "Une mère c'est immortel. P.S. : Je cherche des danseurs pour mon prochain spectacle." On t'a reconnu Yves-Noël, délicatesse et sens pratique toujours mêlés, du côté de la vie...

Fabienne Arvers



Le Goût du faux et autres chansons de Jeanne Candel

... du collectif

A l'occasion du nouvel an, des cosmonautes sont interviewés depuis la Terre pour une émission de télévision. Les questions du public sont plus ou moins fantaisistes. Une, en particulier, surprend : "Est-ce que vous allez dans l'espace parce que vous n'êtes pas capables de voir ce qu'il y a sous votre nez ici sur Terre ?" Elle évoque la célèbre anecdote de Thalès, philosophe de l'Antiquité, tombé dans un puits alors qu'il observait les étoiles. Une servante qui passait par là railla son étourderie, remarquant qu'au lieu de regarder le ciel, il ferait mieux de voir où il met les pieds.

Le Goût du faux et autres chansons, création collective mise en scène par Jeanne Candel, regorge de ce genre d'allusions discrètes au point de donner à ce spectacle charmant l'aspect d'une anamorphose. Cela commence avec l'analyse d'un tableau du XVII^e siècle réalisée par les personnages présents sur la toile, où trône un clavecin. Les mots sont alors le moyen de déployer des perspectives multiples, des lignes de fuite empruntées allègrement en musique et en chansons par les comédiens de cette amusante incursion un rien mélancolique. **Hugues Le Tanneur**



Libération - Didier Péron - octobre 2015



Mohamed El Khatib, chant du départ

L'auteur-acteur, dans «Finir en beauté», revient sur l'agonie de sa mère.

Imaginant dans un texte précédent, *A l'abri de rien*, la mort de sa mère, Mohamed El Khatib se voit à ses côtés dans le rôle d'une sorte de Shéhérazade retardant le moment du dernier souffle, en lui lisant à haute voix des livres à la suite. «Moi, je lis, et elle, elle m'aime. Elle meurt et je lis pour la maintenir en vie.»

En définitive, les choses ne se sont pas déroulées ainsi, comme il le raconte, face au public de *Finir en beauté*. Le bon fils a loupé l'agonie et l'instant du départ. Le spectacle est aussi là pour combler cette ellipse au cœur d'une expérience dont l'auteur/acteur ne veut pas qu'on la nomme du mauvais mot de «deuil». Il lit un petit carnet de notes où sont consignées des dates, des anecdotes, s'interrompant par instant pour lancer un écran de télévision qui fait entendre des conversations avec Yamna El Khatib, sa mère hospitalisée, une discussion avec le médecin. Le mal est un cancer du foie, une maladie qui en l'état ne peut plus être soignée. Ni opération, ni chimiothérapie.

On regarde Mohamed El Khatib, qui a joué à guichet fermé cet été en off au Festival d'Avignon, refaire une fois de plus sous nos yeux ce parcours de la peine, qu'il emprunte sans gravité, en pointant plutôt les aspects dérisoires. Tel cet imam, pendant l'enterrement au Maroc, qui ne prie que d'une main, parce que de l'autre il envoie des textos, ou le père qui a corrigé au Tapp-Ex une faute d'orthographe sur le nom de son épouse mal écrit sur la pierre tombale. La biographie de Mohamed El Khatib est relativement insolite. Il a grandi dans le Loiret, devait entrer au centre de formation du PSG avant qu'une blessure au genou ne mette un terme à ses espoirs sportifs. Il a fait khâgne et Sciences-Po, puis une thèse de sociologie, a cofondé un collectif de danseurs, comédiens et plasticiens en 2007, répondant au nom de Zirlib, sur un postulat simple : «L'esthétique n'est pas dépourvue de sens politique.» Parce que le spectacle est plutôt un moment commun à partager, à la fin, il ne salue pas, s'esquive et attend dehors. On peut lui serrer la main.

FESTIVAL D'AVIGNON OFF

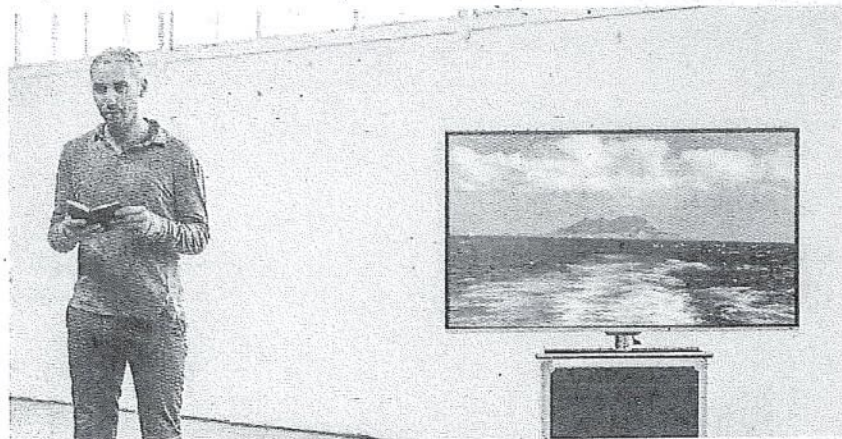
Mohamed El Khatib, récit de la mère morte

Seul en scène, l'acteur, auteur et metteur en scène présente *Finir en beauté* (pièce en un acte de décès) dans le off à la Manufacture.



Avignon,
envoyée spéciale.

Il accueille le public avec bienveillance. Attend que chacun s'installe. Sur le plateau, un écran de télévision. Face au public, d'une voix douce et apaisée, Mohamed El Khatib parle, raconte, dévoile, se dévoile. Dès les premiers mots, les premiers silences, les premières hésitations, on écoute, dans un recueillement partagé. Il déroule ce récit, ce compte à rebours qui sépare les derniers instants de vie de la mort, avec des incises, des arrêts sur image, des souvenirs tissés dans le désordre mais qui trouvent naturellement leur place dans cette narration. Sur son lit d'hôpital, la mère comprend ce qu'elle veut, ce qu'elle peut, du diagnostic des médecins. Elle parle, comme toutes ces femmes et hommes aux multiples trajectoires d'exilés, un français fortement émaillé de mots arabes. Ou un arabe francisé, où l'irruption d'un mot en français nous aiguille. Le fils, à l'instar de tous les fils, traduit, invente des métaphores dans la langue maternelle, un hommage à cette langue fragmentée issue des immigrations qui insufflent de la musicalité à un français atone qui pince plus souvent les mots qu'il ne les chante. Au chevet de la mère, il ne perd rien de ces échanges, entre eux, avec des amies au téléphone. Il voulait tout filmer. Avec une caméra, la même que celle d'Alain Cavalier. Refus des sœurs. Alors il enregistrera la voix, fa-



DANS UN RECUEILLEMENT PARTAGÉ, MOHAMED EL KHATIB DÉROULE CE COMPTE À REBOURS QUI SÉPARE LES DERNIERS INSTANTS DE VIE DE LA MORT. PHOTO DONADIO/ACTORAL

tiguée mais toujours vive, de sa mère. Mais aussi le jargon balbutiant des médecins. Et puis on avance, la roue tourne. La mort s'invite. La vie prend le relais.

Rires et pleurs dans ce récit puissant et osé...

Ce n'est pas un récit de mort mais un récit de vie, où les souvenirs sont joyeux, où les anecdotes, parfois cruelles, le plus souvent drôles, brossent le portrait d'une famille ouvrière ordinaire, où les enfants ont poussé dans une petite maison achetée à crédit mais avec jardin. Mohamed El Khatib s'amuse. Des clichés sur les Arabes en général et les immigrés en particulier. Du droit de vote, toujours promis, jamais acquis. Des moutons éborgés dans la baignoire. D'un copain

d'enfance converti à l'islam. De l'imam qui envoie des SMS pendant l'enterrement, le portable dans une main, le Coran dans l'autre. Du cérémonial du deuil comme passage obligé. On rit, on pleure quand plus personne dans la maison ne trouve les bols de soupe car « la seule personne qui savait que ces putains de bols se trouvaient dans la soupière » n'est plus là. Mohamed El Khatib est un artiste. Sa mère et son père n'ont jamais très bien compris ce que ça signifiait. Son récit est puissant, osé, convoque l'intime et la pudeur dans un même élan. *

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 25 juillet à la Manufacture.
Réservations: 04 90 85 12 71.
Le texte est publié aux éditions L.L.